

Mémoires intimes

CHIMIKY

I

Dans l'automne de 1845, nous eûmes la visite de deux jeunes prêtres.

L'un des deux nous était connu : c'était l'abbé Lebel, vicaire à Saint-Joseph de Lévis, que j'ai retrouvé plus tard à Kalamazoo, dans le Michigan, où il est décédé, il y a une quinzaine d'années.

L'autre, dont le nom faisait déjà grand bruit dans Israël, était destiné à devenir célèbre. Nul Canadien, si ce n'est Papineau n'a été plus populaire que lui ; mais il faut admettre, en revanche, que nul plus que lui n'a été conspué par les siens.

Il s'appelait Charles Chiniquy.

— Je vous présente mon cousin, M. Chiniquy, le curé de Kamouraska, nous dit M. Lebel.

Le nom nous était familier. Celui qui le portait s'était trouvé mêlé à des événements tragiques qui avaient eu presque autant de retentissement dans le district de Québec que les troubles politiques de 1837 et 1838.

Trois ou quatre ans auparavant, un véritable règne de terreur avait affolé la ville et ses environs.

Toute une organisation de bandits, qu'on appelait les brigands du Carouge, avait durant je ne sais combien de temps, tenu la population en alerte et mis au défi tous les efforts et toutes les recherches de la justice.

A chaque instant, on signalait de nouveaux crimes dont les auteurs restaient insaisissables. Ce n'étaient que vols à main armée, que meurtres atroces, que maisons pillées, qu'églises saccagées, que sacrilèges innombrables.

Enfin, en 1836, un hasard fit découvrir le chef des bandits, dans la personne d'un marchand de bois de Québec, un citoyen aux allures paisibles, et dont la réputation n'avait jusque là subi aucun accroc.

Le chef arrêté, les comparses furent aussitôt enveloppés dans un même coup de filet.

Cinq reçurent la sentence suprême, en mars 1837.

L'abbé Chiniquy était alors vicaire à Saint-Roch de Québec. C'est lui qui fut chargé de préparer à la mort les cinq condamnés, dont le chef faisait naturellement partie.

Celui-ci était protestant, ainsi qu'un de ses complices : le jeune prêtre passait pour les avoir convertis tous deux au catholicisme.

Bien plus, la veille du jour fixé pour la quintuple exécution, le gouverneur général, lord Gosford, avait commué la sentence de mort en celle d'une déportation perpétuelle à Botany Bay ; et c'était à l'éloquente intervention de l'abbé Chiniquy qu'on avait attribué cet acte de clémence inattendu.

Les criminels furent donc embarqués sur un vaisseau, et mis aux fers à fond de cale avec soixante-dix autres criminels — du Haut et du Bas-Canada — et dirigés vers l'Australie.

Disons par parenthèse que, pendant la traversée, le chef de nos bandits réussit à briser ses fers et ceux de plusieurs de ses co-détenus, et faillit s'emparer du navire. Le complot échoua, et l'abominable coquin fut pendu en arrivant à Liverpool.

Tout cela, avec ses éloquentes sermons sur la tempérance pendant qu'il était curé de Beauport, avait mis l'abbé Chiniquy en évidence ; son nom était dans toutes les bouches, et sa visite chez mon père me causa une impression très vive.

Je l'éprouvai surtout lorsqu'il me mit la main sur la tête en me disant :

— Toi, mon ami, tu seras prêtre, remarque bien ce que je te dis là !

Hélas ! la prédiction a fait long feu.

Charles Chiniquy était né à Kamouraska le 30 juillet 1809 ; et, bien que ses parents fussent à l'aise et avantageusement alliés, il fut le protégé tout spécial

des seigneurs de l'endroit — la famille Dionne — qui, charmés des grâces et de l'intelligence de l'enfant, s'étaient chargés de son avenir, et l'avaient placé au collège de Nicolet, où il avait complété de fortes et brillantes études.

Il fut ordonné prêtre dans la cathédrale de Québec par Mgr Signai, premier archevêque du Canada, le 21 septembre 1833.

On a dit qu'il s'était voué au sacerdoce pour racheter une promesse sacrée à sa bienfaitrice mourante. On a raconté aussi une histoire moins romanesque. Tout cela est probablement de la légende.

Mais, que le jeune lévite de 1833, mort en 1899 docteur en théologie dans l'Eglise presbytérienne, soit, ce jour-là, monté à l'autel d'un cœur plus ou moins léger, il est constant — le jeu de mot s'impose malgré la gravité du sujet — qu'il fit là un fameux pas de clerc.

Quelle glorieuse et féconde carrière cet homme si richement doué n'eût-il pas parcouru chez nous, soit dans la politique, soit dans les Lettres, soit au barreau ! Quel vaillant et utile citoyen il eût pu devenir si son ambition et ses incontestables talents eussent reçu une autre impulsion !

Je ne me permets ici que d'exprimer un regret. Les choses de la conscience sont sacrées ; et, à mon avis, Dieu seul qui sonde les reins et les cœurs a compétence pour les juger.

Du reste, dans toutes les religions, n'est-ce pas, celui qui vient vers nous est un converti, un éclairé, digne de tous les intérêts, et celui qui s'en éloigne est un apostat digne de toutes les réprobations. Chiniquy lui-même n'appelait-il pas, dans ses écrits, la conversion du cardinal Newman la *perversion* du Dr Newman ?

Il vaudrait mieux, je crois, être charitable pour tous, et, au besoin, prier pour ceux qui s'égarent.

L'abbé Chiniquy avait eu pour confrère de classe, à Nicolet, un autre jeune homme de talents supérieurs, qui, dans un ordre de choses différent, était, lui aussi, destiné à une vaste notoriété. Je veux parler du Dr Holmes, qui fut, comme on sait, le héros d'un drame passionnel auquel la condition sociale des acteurs donna un caractère exceptionnellement retentissant, et qui — coïncidence à noter — eut aussi Kamouraska pour théâtre.

Une jeune femme convoitée, un guet-apens tendu au mari, un lâche assassinat, le meurtrier en fuite laissant derrière lui deux orphelins inconsolables et une mère innocente traînée en justice ! Quel amas de malédictions sur la tête d'un coupable !

Le grand vicaire Thomas Caron, dont le souvenir est si cher à tous ceux qui ont passé par le collège de Nicolet, Guillaume Barthe, Edouard Pacaud, sir Aimé Dorion, le juge Drummond ont aussi été les compagnons d'études de l'abbé Chiniquy, ou tout au moins l'ont connu pendant ses années de théologie.

— On aurait juré la piété même, me disait l'un d'eux : nous l'appelions saint Louis de Gonzague. Si c'était de la pose, nous avions affaire à un fameux comédien, ajoutait-il en concluant.

Et pourquoi donc de la pose ? Parce qu'un homme aurait changé plus tard d'allégeance religieuse, parce qu'il aurait failli, si vous aimez mieux, serait-ce une preuve qu'il a dû être hypocrite jusque-là ?

Quoi qu'il en soit, une chose incontestable, c'est que, à peine ordonné prêtre, le jeune Chiniquy eut bientôt pris, par la magie de sa parole, un empire énorme sur le peuple et que sa réputation de sainteté se répandit au loin comme une traînée de poudre.

En quelques années, il avait acquis un prestige extraordinaire.

C'était, du reste, un habile tireur de ficelles ; ou, pour me servir d'une expression moins abusive, il savait pincer la vraie corde et la faire vibrer en virtuose accompli.

Il ne négligeait rien de ce qui constitue un élément de succès ; et, le but d'intérêt public étant donné, je suis loin de lui faire un reproche d'avoir su mieux que personne se mettre à la portée de son auditoire pour frapper l'imagination populaire et s'emparer des esprits.

Il avait été un saint Louis de Gonzague au collège ; il devint un saint François-Xavier dans le monde.

Une idée géniale lui avait passé par la tête.

Notre population était rongée par une plaie sociale — l'alcoolisme — plaie qui n'est pas encore tout à fait guérie, par parenthèse : — l'abbé Chiniquy résolut de combattre l'ennemi corps à corps et de le vaincre.

C'était une tâche plus qu'herculéenne ; c'était vouloir vider la mer avec un panier ; mais la fortune, comme dit Horace, favorise les audacieux.

D'ailleurs le drapeau était beau, la nouvelle croisade prêtait à l'éloquence de la chaire, aux effets de scène, aux récits dramatiques, aux saisissantes peintures : le jeune prédicateur, dont la nature effervescente aimait les élans passionnés et les choses théâtrales, vit là sa mission, et probablement aussi son affaire. Il trouvait là son joint, comme on dit en argot d'atelier.

Il y voyait sans doute aussi une grande somme de bien à accomplir, pourquoi pas ?

L'abbé Chiniquy se fit dans cette voie une réputation colossale ; on ne le nommait plus, d'un bout à l'autre du pays, que l'*Apôtre de la Tempérance*. On s'écrasait pour le voir ; on faisait des dix lieues pour l'entendre.

Quand il allait prêcher une retraite quelque part, on venait le recevoir en procession, bannière en tête, à l'entrée de la paroisse.

Les conversions étaient éclatantes. Les vieux ivrognes ne se reconnaissaient plus. Des cabaretiers — j'ai vu cela de mes yeux — vidaient leurs tonnes de whisky en pleine rue. Ceux qui s'obstinaient à ne pas fermer boutique faisaient faillite. C'était un *gold cure* universel.

Badinage à part, les retraites de l'abbé Chiniquy eurent un succès absolument inouï dans l'histoire de la prédication américaine.

Il était à l'apogée du succès et de la réputation quand je le vis pour la deuxième fois. C'était dans l'église de Saint-Joseph de Lévis. Il venait de monter en chaire, et d'un geste sculptural faisait le signe de la croix.

LOUIS FRÉCHETTE.

(A suivre)

EN CHINE

Tandis que succombe sous le nombre, dans le sud de l'Afrique, un vaillant petit peuple qui depuis huit mois donne le plus superbe exemple d'héroïsme que jamais nation, peut-être, ait offert dans l'histoire de l'humanité, une tempête de fer et de feu se déchaîne brusquement à l'autre bout du monde. Là encore le nombre menace de tout submerger !

Le rideau vient de se lever sur un nouveau drame dont l'épilogue, le partage de la Chine, menace d'ensanglanter, un peu plus tôt, un peu plus tard, le monde entier qui se disputera fatalement, à coups de canon, les parts du gâteau.

Cette insurrection formidable des Boxers, fomentée par la vieille impératrice de Chine, peut amener de telles complications internationales, que nos lecteurs nous sauront gré de leur résumer fidèlement les événements.

Après l'expédition franco-anglaise de 1860 en Chine, la vieille Europe reprit contact avec les peuples de l'Extrême-Orient. La conquête de la Cochinchine et du Tonkin permit à la France de s'établir solidement au sud de la Chine, tandis que les Russes s'avançaient lentement, mais sûrement, par le nord et finissaient par occuper Port-Arthur dans le golfe du Petchili. Les Anglais se sont installés à Wei-hai-Wei ; les Allemands à Kia-Tcheou ; les Japonais, avec leur superbe flotte, à quatre ou cinq jours de marche, surveillent